



LES COULISSES DU PHONOGRAPHE

L'Enregistrement du *Concerto* de Manuel de Falla

A peine entré dans le studio, Falla est au clavecin. Sa silhouette ardente et menue se noue à celle de l'instrument élancé. Avec la nervosité d'un candidat aux concours du Conservatoire (et cette anxiété accuse l'air de jeunesse que n'a jamais perdu Falla), l'auteur du *Concerto pour clavecin, flûte, hautbois, clarinette, violon et violoncelle* essaye un trait dont l'exécution, depuis le matin, ne le laisse en repos. Sa conscience sévère ne lui permet aucune faiblesse. Comme il l'avoue lui-même dans son langage aux colorations naïves, cette interprétation devant le micro doit être « exemplaire ». C'est bien aussi l'avis de Darrieux, de Cruque, de Moysé, de Godeau, de Bonneau, les partenaires de Falla, au beau jeu de l'enregistrement qui va se dérouler, et pour lequel M. Truc, ingénieur-musicien-directeur, effectue les derniers préparatifs. A chacun il donne autour du microphone la place que lui suggère son expérience, car la méthode empirique est la seule qui porte fruit dans l'état actuel de l'enregistrement. La science qui a mis l'électricité au service du phonographe se refuse encore à dévoiler pour lui les mystères de l'acoustique. Le microphone d'aujourd'hui est, à peu de chose près, celui des premiers essais

de 1924-25, et les progrès que l'on a pu constater dans certains des derniers enregistrements sont uniquement dus à une disposition meilleure des instruments vis-à-vis du microphone. Pour l'obtenir, il faut procéder à tâtons. On ne peut à l'avance fixer la place définitive de tel ou tel instrument. Cette place varie non seulement d'après le jeu de l'artiste, mais aussi en fonction de la musique interprétée et de la qualité de ses harmoniques.

Mais deux coups de sonnette ont retenti. Une lampe rouge s'est allumée. Le premier mouvement du *Concerto* chante allègrement. Dans le laboratoire voisin, qui sent bon la cire chaude, aucune modification ou presque depuis l'an dernier (1). Si certains dispositifs ont changé de place, le principe qui les gouverne est resté le même. Cependant la tâche de l'un des deux ingénieurs « metteurs en disques » a été légèrement modifiée. Alors que l'ingénieur-électricien continue comme autrefois à surveiller la bonne marche du plateau et du galvanomètre, à manier lampes et sonnettes, à examiner à la loupe les cires gravées, l'autre, l'ingénieur-enregistreur, à qui l'on ne demande point tant bon œil que bonne oreille, a cessé de régler lui-même l'amplification. Il arrivait, en effet, que cet opérateur avec ses manettes de réglage de puissance, indiquât des nuances différentes et parfois contraires à celles de l'exécutant. Ce n'était pas toujours heureux pour la musique. Aujourd'hui, l'ingénieur-enregistreur a pour mission de suivre sur la partition à mesure que le haut-parleur monté en dérivation sur l'appareil enregistreur reproduit l'exécution en cours, et de noter ses observations dont il sera tenu compte pour l'épreuve définitive.

Ainsi la première cire du *Concerto* n'est pas jugée satisfaisante. Le son du clavecin est noyé dans celui des bois et des cordes, bien que Falla ait donné toute sa puissance, et, malgré la difficulté technique, n'ait utilisé que le clavier inférieur de son instrument, plus sonore.

Nouvel essai : on éloigne du micro les cordes bruyantes et l'on fait avancer celui-ci d'un pas vers le clavecin discret. (Pas trop cependant, car une oscillation exagérée de la pointe enregistreuse rendrait le sillon très fragile). Cette fois, la partie de flûte est à peine perceptible. Il faut recommencer. Un moment plus tard, tout semble aller pour le mieux, quand Falla se lève d'un bond, l'air désespéré : il a sauté une note.

(1) Voir *Le Phonographe*, Chap. II (Ed. Kra).

Darrieux le console, l'assurant que nul n'est exempt d'une faute, même légère. « Oui, je sais, dit Falla avec son petit accent rapide, nous sommes tous en danger ». Et l'on reprend. On recommencera ainsi pour chacune des trois parties du *Concerto*, jusqu'à l'exécution parfaite : en tout une quinzaine de cires. Dans ce temps de restrictions, une telle prodigalité réjouit. Inutile d'ajouter qu'elle n'opère point pour tous les artistes qui font queue à la porte des studios. Aux débutants, il n'est accordé que deux cires, compte tenu du trac et de « l'inspiration ». Mais qu'une firme dispense généreusement son personnel et les beaux disques blonds à l'usage d'un grand artiste moderne (dont les œuvres lui rapporteront hélas beaucoup moins que celle du *Temps des cerises* ou du *Monastery Garden*), voilà qui rachète bien de mauvais disques offerts à l'avidité des foules.

La chaleur, dans le studio feutré, accable. On s'étonne de la résistance du fragile Falla qui se donne ici tout entier : mains au clavier, pieds sur les pédales, tête, coudes et bras marquant la mesure. Parfois, quand sa partie le lui permet, il se penche vers ses partenaires, bat le temps, et son visage émacié, où vit un regard quasi-mystique, fait alors songer aux toiles d'Holbein ou de Dürer.

Il ne s'accorde point de trêve. Pendant les courts instants de repos, il est encore au clavecin, essayant un prélude ou une fugue de Bach, ou devisant avec les quelques privilégiés qui l'entourent, parmi lesquels on reconnaît un de ses biographes, dernier converti au diable et à l'opéra-comique, et ce critique organiste qui a consacré le meilleur de son activité au culte de Bach.

La séance n'a pas duré moins de quatre heures. L'œuvre enregistrée est si neuve, si variée dans son riche équilibre, qu'on l'écouterait encore sans lassitude. Il n'est pas de meilleure preuve de son étonnante vitalité.

On ne peut quitter le studio sans évoquer « l'enregistrement de l'avenir ». Déjà de grands changements sont pressentis. La technique du film sonore, un jour ou l'autre, supplantera celle du disque. Le film translucide et léger l'emportera sur la lourde galette opaque. Mais ce sont là bruits de coulisses que ne laisse encore fuir la porte à peine entrebâillée.